



À BÉRÉNICE

Roman

Marie Joudinaud

Marie Joudinaud

À Bérénice

© Marie Joudinaud, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3346-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

L'accident

Assis sur un canapé en cuir brillant comme du papier glacé, il releva la tête au moment où son menton s'apprêtait à tomber sur sa chemise, puis il se ressaisit d'un mouvement sec en passant sa main dans des cheveux gominés par la fumée et l'alcool.

Son voisin hilare se mit à rire en lui tendant le joint qu'il tenait entre ses doigts. Il n'entendit pas ce que ce dernier, un inconnu entouré de deux blondes magnifiques, lui disait, et se contenta d'attraper le pétard pour en inspirer une longue bouffée. Le voisin, aussi blond que les deux créatures qui l'entouraient, portait un ignoble costume un peu irisé. En affichant sur son visage un air lubrique, il enfonça sa tête dans le cou d'une des filles qui se mit à glousser tandis qu'il lui pinçait la poitrine. Légèrement mal-à-l'aise, Ulysse se tourna vers le reste de l'assemblée.

La musique battait son plein. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, et malgré cela, la fumée avait transformé la pièce en aquarium : il imagina chacun des protagonistes comme un immense poisson aux écailles multicolores et sourit à sa vision. Le parquet jonché de mégots de cigarettes résonnait sous les dizaines de talons aiguilles : les pointes de Hongrie ne seraient sans doute pas belles à voir une fois la fête terminée. Il ricana en remarquant le déhanché vulgaire d'une des deux blondes qui s'était levée du canapé et se trémoussait maintenant sur la piste face à son voisin.

Il ignorait chez qui il était.

Tout ce qu'il sentait, c'était l'enivrante fumée du joint qui apaisait son cerveau et le goût acide du gin qui se répandait dans ses veines.

Il passait une bonne soirée en observant les personnages qui peuplaient son quotidien, ravagés par l'excès. À ses pieds qu'il avait nonchalamment posés sur la table basse, il vit une carte bleue briller à la lueur d'un spot,

baignant dans les vestiges d'un rail de cocaïne. Il la reconnut, s'en saisit et la mit dans sa poche avant de l'oublier définitivement.

Soudain, l'autre blonde s'adossa au canapé à côté de lui : elle n'avait pas l'air bien. Sa peau luisait, ses bras tremblaient. Ses yeux fermés et maquillés apparaissaient comme deux pastilles noires figées sur son visage : il pensa à ceux des grands lépreux et réprima un frisson de dégoût. Il se pencha vers elle et lui demanda si tout allait bien. Elle se contenta de grogner lourdement. Le type en costume irisé avait disparu avec la seconde fille. Ulysse était assis là, tout seul et se demandait ce qu'il pouvait faire de cette belle étrangère mal en point.

Alors qu'il s'interrogeait, elle tourna la tête vers lui et ouvrit les yeux : cela ne dura que deux secondes, mais il ne pourrait jamais plus les oublier. Grand et chatoyant, l'iris avait des éclats de violette, un soupçon de lilas : clairs, lumineux, immenses, ils juraient par leur netteté et leur justesse avec l'ensemble de ce visage triste. Il attrapa son menton de ses longs doigts et fixa son regard dans le sien : un instant, la détresse apparut, et ce petit éclair éveilla ses sens. Ce fut comme une douche froide.

— Je vais te ramener chez toi.

Livide, l'inconnue referma les yeux et se laissa conduire jusqu'au vestiaire où il récupéra son manteau. Elle ignorait ce qu'elle avait fait du sien : la musique tambourinait dans ses oreilles sans qu'elle puisse l'arrêter. Le sol se déroba sous ses jambes minces, tandis que des frissons parcouraient son dos ; elle finit par attraper une grande cape de fourrure blanche dans laquelle elle s'enroula : elle ne lui appartenait pas, mais elle était si douce... Le grand garçon la saisit par le bras et l'aida à franchir l'entrée bondée. Sur le chemin, deux ou trois personnes les arrêtaient pour qu'ils restent encore quelques minutes, mais ils fendirent la foule et se retrouvèrent bientôt sur le palier. Elle se sentait si mal. Il avait dû le comprendre car il avait repoussé chacune des personnes qui tentaient de les convaincre de prendre un dernier verre, pour lui creuser un passage au milieu de tous. Qu'est-ce qu'il lui voulait ? Où l'emmenait-il ? Elle n'avait

pas très envie d'y penser : après tout, elle s'en fichait. Ce ne serait pas la première fois qu'elle se réveillerait dans le lit d'un type à qui elle n'avait jamais parlé. Tout ce qu'elle voulait, c'était s'allonger sur un matelas et dormir, dormir, dormir....

Ils descendirent par l'ascenseur et se retrouvèrent rapidement dans la rue. Maintenant, il la portait à moitié. Il fallait qu'il soit drôlement cinglé pour vouloir d'elle dans cet état.

Comme il le craignait, il n'y avait pas le moindre taxi aux alentours. Il n'était pas en état de conduire, il le savait, mais il n'avait pas non plus l'intention de la ramener à pied.

Alors tant pis, il sortit sa clef de sa poche et l'entraîna vers sa voiture, une belle petite *Porsche* grise garée sous un marronnier.

Il tenait la jeune femme par les épaules, mais au moment où il voulut ouvrir la portière, son talon glissa sur la marche du trottoir, et la belle droguée s'étala sur le goudron : le manteau de fourrure blanche constellé de tâches boueuses s'étalait autour d'elle comme un grand éventail. Allongée sur le dos, elle avait fermé ses paupières paillonnées. Sa bouche entrouverte laissa échapper un murmure tandis que sa tête roulait sur le côté. Il la contempla, et la pitié qui l'envahit serra son cœur quelques secondes. Elle était si jolie et semblait si malheureuse. Il se pencha à nouveau sur elle :

— Où habites-tu ? Comment t'appelles-tu ?

Comme elle ne répondait pas, il s'assit à genoux sur la marche et prit son visage entre ses mains en repoussant les mèches de cheveux dorés qui lui collaient aux joues.

— Il faut que tu m'aides s'il te plaît. Je veux te ramener chez toi, au chaud, mais je dois savoir comment tu t'appelles et où tu habites.

Elle se voyait étendue sur le trottoir gelé qui la faisait trembler. Il lui parlait. Pourquoi voulait-il son nom et son adresse ? Pourquoi ne la

ramenait-il pas chez lui pour en faire ce qu'il voulait ? Sa voix était chaude, douce comme du velours dans ses oreilles douloureuses...elle eut envie de se blottir contre lui et de s'endormir, mais elle n'avait pas la force de se relever. Alors elle murmura tout bas :

— Bérénice

Il répéta son nom plusieurs fois et la souleva dans ses bras pour l'installer sur le siège de la voiture. Tout tournait autour d'elle : elle avait l'impression de voler.

La chaleur de la voiture s'empara de son corps en quelques secondes : il transpirait tant que le tissu de sa chemise lui colla bientôt à la peau. L'habitacle s'emplit de buée lorsqu'il démarra. Avachie sur le fauteuil à côté de lui, Bérénice n'avait pas bouclé sa ceinture. Il se pencha pour l'attacher après avoir quitté sa place de parking. Le manteau de la jeune fille, couvert de boue, laissait de grandes trainées sur le cuir beige des fauteuils. Il n'y fit pas attention, inquiet de la tournure que prenaient les événements. Bérénice transpirait elle aussi en poussant des gémissements. Ses bras et ses jambes tremblaient légèrement. La tête en arrière, elle avait baissé ses paupières charbonneuses.

— Bérénice, ouvre les yeux, tu vas être malade si tu ne regardes pas la route...

Elle ne l'écoutait plus. Il se demanda ce qu'elle avait pu prendre pour se retrouver dans un tel état, aussi rapidement. Il conduisait prudemment, et se sentait à l'aise malgré les litres de gin qu'il avait avalés et les rails de cocaïne qu'il s'était enfilés. La détresse de la jeune femme l'avait sorti de son misérable état. Et puis, sans doute avait-il l'habitude, pensa-t-il en s'arrêtant à un feu rouge.

Paris était désert. Les ampoules des lampadaires brillaient comme de jeunes soleils dans la nuit noire : l'humidité voilait leurs contours dans une brume à la fois pénétrante et délicate qui rendait l'atmosphère de cette fin de

nuits presque poétique. La petite *Porsche* traçait sa route dans les avenues solitaires. Il avait décidé de conduire Bérénice chez lui : c'était ce qu'il y avait de plus simple maintenant. De toute façon, elle serait incapable de se coucher seule.

En arrivant sur la Place de la Concorde, il ouvrit la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air et de fraîcheur dans la voiture. La brise vint frôler les narines de Bérénice qui se cambra soudainement. Puis son visage tomba en avant, ses bras et ses jambes se crispèrent et son corps tout entier s'anima de soubresauts tandis que sa tête repartait en arrière. Il cria, coupa le contact, attrapa le visage de la jeune fille entre ses deux mains : les paupières s'ouvrirent sur deux yeux révulsés. Il chercha son téléphone pour appeler les secours. Il retourna toutes ses poches, regarda dans la boîte à gants que venaient heurter les jambes de Bérénice. Mais où l'avait-il mis putain ? Sans doute l'avait-il oublié à la soirée ... ou alors on le lui avait pris, mais il n'était pas dans ses poches. Bérénice n'avait même pas son sac à mains : ça ne servait à rien de chercher son portable. Il réfléchit trente secondes, mit le contact et repartit dans un crissement de pneus qui vint briser l'obscurité de la ville. Ils n'étaient pas loin d'un hôpital : l'y emmener était la meilleure solution. Il fit demi-tour et se précipita vers les quais qui s'ouvraient devant lui, vides, déserts.

Il ne vit pas l'autre voiture, l'autre *Porsche*, qui s'aventurait elle aussi vers les quais. Il ne vit pas le regard terrifié de la femme qui conduisait le véhicule au moment où les deux machines se heurtaient dans un hurlement de métal. Le choc vint résonner dans ses oreilles, son corps, son cerveau, au moment où il sentit sa tête heurter l'airbag. Puis les ténèbres envahirent son esprit.

Un chatouillement fit frémir les narines de Madeleine, et la força à relever les paupières. Le froid la paralysait... à moins que ce ne soit la peur ? À travers ses longs cils, son regard se posa sur les tâches noires qui maculaient le bitume gelé, à quelques centimètres de son nez. Elle releva la tête, fut

prise d'un vertige et s'affala aussitôt, son menton heurtant la chaussée dans un bruit sec. Elle rouvrit les yeux et s'aperçut que la neige s'était mise à tomber. En lui caressant le nez, les flocons qui dansaient au-dessus de sa tête l'avaient ramenée chez les vivants. Un vent glacé la cloua au sol, en même temps qu'une douleur vive lui martela le crâne. Elle allait à nouveau s'évanouir, quand un bruit lui fit quitter sa torpeur : un gémissement qui s'élevait tout près d'elle, assourdi par le froid et le vent, la força à s'appuyer sur ses bras pour se relever... et contempler l'ampleur du désastre.

Les deux voitures n'étaient plus que débris de taule et de ferraille fumante.

Madeleine, qui attachait rarement sa ceinture de sécurité, par mépris des règles parfois, et parce qu'elle l'oubliait souvent, avait été propulsée à travers le pare-brise, ce qui pouvait expliquer les coupures qui lui entaillaient les joues et le front, les tâches de sang sur la chaussée, ainsi que le profond mal de tête qui lui cognait les tempes. La plainte reprit, longue et insistante. Une seconde, elle pensa au livre qu'elle lisait à ce moment-là, où les poilus de la Grande Guerre enfouis dans leurs tranchées, entendent mourir leurs camarades, dont les corps déchiquetés sont prisonniers des barbelés, à quelques mètres de leurs yeux et leurs oreilles. Elle réprima un haut-le-cœur et parvint à s'asseoir sur le pavé : son regard se porta sur la voiture la plus proche. Il faisait sombre et les réverbères parisiens avaient du mal à lui révéler l'ensemble de la scène. La neige tourbillonnait maintenant devant ses yeux, l'empêchant de voir d'où provenait la plainte. Une ombre sembla remuer dans l'habitacle. Elle se releva complètement, se hissa sur ses pieds et s'approcha en boitillant de la carcasse de la *Porsche* qui avait fini sa course dans la rambarde en pierre de l'entrée du métro. Sa propre voiture était un peu plus loin, au milieu de la rue. Elle appuya ses mains aux montants de la portière, sans prendre garde aux éclats de verre qui lui déchiraient la peau, et se pencha vers le corps sombre qui gémissait. L'airbag s'était gonflé, atténuant l'effet du choc, mais le visage du conducteur paraissait déjà bleu et gonflé. Sur le siège voisin, un second

corps reposait, blanc dans cette nuit d'hiver, éclaboussé de marques rouges, presque noires.

Madeleine sentit son corps se raidir, un tremblement de panique la secoua violemment. Autour d'elle, pas un bruit de moteur, pas un passant. Certes, il était tard, mais elle n'aurait jamais imaginé que les rues de Paris puissent être si désertes la nuit. Elle se précipita tant bien que mal vers les ruines de sa voiture. À travers la portière pliée, elle parvint par miracle à attraper le sac qui se trouvait toujours à ses côtés lorsqu'elle conduisait. À genoux sur les pavés, elle en vida le contenu par terre, s'empara du téléphone qui lui glissa deux fois des mains, et composa finalement le numéro des pompiers, en sanglotant : « venez, venez vite, il y a eu un accident, sur les quais, vers la Concorde. Je vais bien, mais ... oh mon Dieu... je crois que j'ai tué les deux autres... ». Puis Madeleine s'écroula.

Il voulait ouvrir les yeux mais ses paupières ne lui répondaient plus.

Des bruits lui parvenaient aux oreilles, des cris, une sirène hurlante, des voix, des chuchotements, le hurlement d'une machine qui semblait broyer la taule autour de lui.

— « Vous m'entendez ? »

Tout lui revint soudain à l'esprit : la soirée, l'alcool, la nuit, l'autre voiture, l'accident, les ténèbres dans lesquels il avait sombré... et surtout, Bérénice, ses longs cheveux, ses yeux sublimes et ses convulsions soudaines, dans la Porsche.

Il tenta de hurler « Oui ! Occupez-vous d'elle ! Il y a quelques instants, elle vomissait sur son siège, et ses yeux, ses si beaux yeux violets, tournaient dans tous les sens : laissez-moi, je vais bien, occupez-vous d'elle ! ».

Mais le seul son qui sortit de sa bouche n'avait rien de compréhensible :